

ISSN 0870-4147

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA

INSTITUTO DE HISTÓRIA ECONÓMICA E SOCIAL

Revista Portuguesa de História

TOMO XXIII

ACTAS DO COLÓQUIO
«A REVOLUÇÃO FRANCESA E A PENÍNSULA IBÉRICA»



COIMBRA/1987

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET SON ÉCHO

Aborder l'immense chantier de la Révolution Française à partir de la mesure de l'écho qu'elle a rencontré en Europe et dans le monde, c'est répondre à la sollicitation d'un moment. Nous nous apprêtons à commémorer le bicentenaire de la «Grande Révolution»: un événement qui appartient autant au patrimoine de l'humanité qu'à celui de la France, et la tentation d'un bilan s'impose légitimement. C'est dans cette optique que se prépare la tenue à Paris en 1989 d'un Congrès Mondial sur le thème de l'«Image de la Révolution Française». Sous le terme d'«image» proposé par le professeur Ernest Labrousse, on place en effet l'étude de toutes les formes de réception dans la pensée politique, philosophique ou historique, comme dans la littérature, dans l'art et plus largement tous les supports de l'imaginaire, des idées forces comme de la mémoire de l'événement.

Chantier largement ouvert, à vrai dire, dont il convient de parler plus en termes de problèmes ou de programme, que de bilan.

Un chantier ancien et nouveau

L'affirmation peut sembler paradoxale: qu'on l'ait évoqué à partir de conquêtes de la Liberté, ou des victoires de la Grande Nation, ou au contraire de dénonciation de la contagion révolutionnaire, l'écho de la Révolution est aussi vieux que l'événement lui-même. D'entrée, dans un gigantesque dialogue à multiples voix où Burke et Thomas Paine se répondent, où Chateaubriand et Joseph de Maistre s'efforcent de théoriser à chaud l'expérience en cours pour en trouver la parade, le problème de la Révolution a été posé en termes généraux.

(Passer de ces réactions «à chaud» aux approches successives du thème demanderait un parcours historiographique dans le détail duquel nous n'entrerons pas). Si dans les grandes œuvres historiques de l'époque romantique, de Thiers à Michelet, à Lamartine ou à Louis Blanc, la dimension internationale de l'ébranlement révolutionnaire est loin d'être absente, elle reste, dans l'état des connaissances d'alors, gallocentrique, cependant que de l'étranger viennent des considérations qui s'hypnotisent encore sur l'événement même de la Révolution, ainsi chez Carlyle traitant de ce «prodige appelé Révolution Française que l'Univers regarde encore avec stupeur». Témoignage donc sur l'écho de la Révolution, plutôt qu'étude du phénomène. Sans doute un tournant s'esquisse-t-il, aux origines d'une histoire positiviste, qui se rencontre avec l'affirmation des nationalités, ainsi chez Von Sybel dont la *Geschichte der Revolutionszeit* rédigée entre 1853 et 1858 est significativement traduite en français sous le titre *L'Europe et la Révolution Française* (1869-1887). En France aussi, le thème chemine par des voies comparables: Taine l'a transmis à l'un de ses élèves, Albert Sorel, dont les huit tomes de *L'Europe et la Révolution* s'échelonnent entre 1874 et 1904. Sorel exprime bien l'attitude de la France conservatrice et nationaliste, attachée à faire surgir de la continuité d'un héritage historique plutôt que de la rupture révolutionnaire, cette nouveauté qu'est la nation de type moderne: un concept que la France révèle à l'Europe, quitte à recevoir la monnaie de sa pièce.

Au demeurant, ce monument historiographique porte son âge, vision d'histoire diplomatique très étriquée. Le contraste est vif avec le tome que Jean Jaurès consacre alors à «la Révolution et l'Europe», comme quatrième séquence de son *Histoire Socialiste*, faisant la part qui leur revient aux conditions socio-économiques des partenaires européens, dressant le portrait des jacobins allemands ou anglais, prêtant surtout la plus grande attention aux penseurs, des plus modestes aux plus éminents, des défenseurs de la Révolution comme Fichte à ses plus grands adversaires, Burke en premier lieu. Certes, ce panorama exploratoire avoue lui aussi ses limites: il est partiel et discontinu. Il place en fait toute l'emphase sur le monde germanique d'une part, sur l'Angleterre de l'autre. Il ignore l'Italie dont Jaurès ne parle que très brièvement (au tome précédent), comme l'Espagne, et plus largement le

monde ibérique, il en va de même pour l'Europe centrale et orientale. Dans cette sélection se reflètent à la fois la culture de Jaurès, avec ses points d'ancrage et son système de référence, mais aussi les vastes zones d'ombre dans la bibliographie et les connaissances de son temps. A ce titre aussi, on peut y voir un témoignage sur une étape de la découverte.

Car les chantiers, en France et plus encore dans le reste du monde, se sont multipliés au XX^{ème} siècle. Il est intéressant d'en suivre à la fois la géographie, et la respiration globale, à partir des instruments bibliographiques ou plus simplement des bibliographies de quelques ouvrages de référence; ainsi celles qui ont accompagné en 1958 puis en 1983 les deux éditions de l'ouvrage essentiel de Jacques Godechot *La Grande Nation*. Par ailleurs, le même Jacques Godechot tient périodiquement dans la *Revue Historique* (française) une chronique attentive des parutions internationales à laquelle on peut se référer. Puis l'annonce des initiatives internationales (et parfois françaises) suscitées par l'approche du bicentenaire, ainsi que des colloques et publications qui les accompagnent telle que nous en avons récemment fait état dans les différents bulletins de la Commission de Recherche Historique pour le bicentenaire de la Révolution Française (C. N. R. S., France) autorise un bilan non seulement très actuel mais pour une part prospectif.

De ces confrontations, un certain nombre de lignes de force se dégagent. On notera, depuis le début du siècle, des temps forts et des temps faibles un intérêt vif dans les trente premières années, de la France à l'Allemagne, un blanc relatif, des années 30 à la fin de la guerre voire au-delà dans les pays touchés par les fascismes, un réveil certain dans les années 50, quand la problématique des «Révolutions atlantiques», présentée en 1955 au Congrès de Rome, agit comme élément de relance, pour une lecture comparative des phénomènes révolutionnaires. C'est dans le cours des années 50 que les grandes synthèses sont publiées, presque en parallèle: Jacques Godechot *La Grande Nation* (1956, repris on l'a vu en 1983), Robert Palmer *The age of the démocratie Révolution* (1959-1964), Eric Hobsbawm *The age of Révolutions* (1962) _ Entreprises ambitieuses et méritoires dont le succès soutenu souligne l'importance, mais qui marquent une époque, car elles n'ont pas été renouvelées. Depuis lors, si l'on doit relever avec regret le recul relatif

de la production française où la relève n'est qu'incomplètement assurée depuis la génération de J. Godechot, il convient de souligner l'explosion notable des histoires nationales appliquées à la période.

Les historiens américains à la suite de Palmer se sont intéressés non seulement à leur propre Révolution et à son influence, mais aux chantiers du vieux continent, l'historiographie germanique fait preuve d'un remarquable dynamisme, dans les deux Allemagne, comme en Autriche. On doit relever dans l'Europe «atlantique» la vitalité d'une historiographie anglaise qui se penche sur ses jacobins, mais ne dédaigne pas de regarder ailleurs et l'affirmation d'une historiographie néerlandaise et belge comme d'une école helvétique puisant à bonne tradition. Les traits les plus spectaculaires apparaissent sans doute cependant la productivité italienne, comme l'affirmation des écoles de l'Europe centrale ou de l'Est, ainsi en Pologne ou en Hongrie. Mais on se doit aussi, en passant par la péninsule ibérique où l'intérêt porté à la période, pour être récent, n'en est que plus vif, de souligner l'apparition de nouveaux fronts pionniers dans l'Amérique latine, du Brésil à l'aire caraïbe. Débarrassé de ses connotations inutilement polémiques, et peut-être de son caractère trop systématique, c'est peut-être le succès différé d'une «Révolution Atlantique», réduite à la saine incitation d'une approche comparative.

Éclatement dans l'espace; éclatement dans le temps aussi; une part importante de ces études s'inscrivent dans le cadre plus large d'une vision renouvelée des Lumières européennes et des études de leur diffusion, ou de leur influence. Ainsi le problème des origines, ou des racines est-il à l'honneur tant au niveau de l'influence des grands penseurs, Rousseau en particulier, que des frayages (sociabilité maçonnique, édition) qui sont à l'œuvre dans la période prérévolutionnaire. En aval, ce sont les échos de «longue durée» de la Révolution Française qui sollicitent les recherches, ainsi dans les pays de l'Europe Centrale, Balkanique et de l'Est où la diffusion de cette image s'est opérée, au fil des mouvements nationaux et révolutionnaires du XIX^{ème} siècle. Mais la question se pose en termes voisins pour le monde ibérique et l'Amérique Latine.

Plus globalement, c'est la conception même de ce type d'étude qui s'est profondément modifiée, en reflet de l'enrichissement des

territoires de la recherche. Nous sommes bien loin de l'histoire européenne racontée au niveau des chancelleries et des ambassades par Albert Sorel. L'aspect pluridisciplinaire de la recherche, pour n'être pas totale nouveauté, s'est affirmé. (L'histoire littéraire comparée, comme l'histoire des idées, n'avaient pas méconnu le champ de recherche qu'offre la séquence révolutionnaire). Mais aujourd'hui les nouvelles approches — celles des mots-clefs, et par là même des idées forces, à partir de l'analyse du discours, celles des différents supports de l'imaginaire collectif — ouvrent de nouvelles perspectives à ces confrontations. De nouvelles sources ont été valorisées, de la presse à l'image. Sans s'aventurer à dresser un bilan qui ne saurait être que prématuré, on peut se risquer à définir les chantiers de cette enquête sur l'écho de la Révolution. Par commodité pédagogique, je les évoquerai à deux niveaux: l'écho immédiat des événements de France sinon dans la décennie révolutionnaire étroitement définie, du moins durant le cycle 1789-1815 qui correspond à une périodisation largement adoptée par les auteurs européens. Puis l'écho différé, ou si l'on veut, la Révolution après la Révolution, autre effet d'écho, qui voit s'élaborer une image dans la mémoire collective.

U écho immédiat : Vimpact de la Révolution sous la Révolution

La recherche doit débiter à un niveau modeste, ou factuel: comment la Révolution a-t-elle été connue, dans quels milieux, dans quelles limites et en quels termes ? L'enquête naguère lancée par Jacques Godechot à partir d'un test précis, la connaissance et la diffusion de la déclaration des Droits de l'Homme de 1789 dans les différents pays européens à reçu des éléments de réponse, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et plus récemment des Pays-Bas.

A partir d'autres supports, ou d'autres événements repères, échelonnés au fil de la Révolution, il conviendrait de préciser cette étude d'ondes de diffusion, ainsi pour la prise de la Bastille. Sans multiplier les exemples, on peut songer à un événement traumatique comme la mort du roi Louis XVI, au 21 janvier 1793, qui a eu dans la sensibilité et dans l'opinion européenne un écho immense, et à vrai dire bien entretenu par tout un courant de propagande. On peut en juger à partir de certains supports privilégiés, comme l'image ou la numismatique. Les artistes euro-

péens qui ont abondamment produit sur ce thème ont répondu certes partiellement à une demande sociale, comme on dit aujourd'hui, où les milieux de l'émigration française ont tenu leur part, mais également à un marché local, dans les groupes nobiliaires ou bourgeois. J'ai pu voir ainsi, au musée de Lisbonne, une très belle faïence sur le thème de l'exécution de Louis XVI. Si tels événements s'imposent ainsi sans surprise comme tests de référence, on peut aussi s'interroger sur l'attention particulière qui est portée à certains personnages, et à certains traits: on peut songer, par exemple, à toute la cristallisation qui s'opère autour du couple maudit — si l'on me passe ce trait d'humour noir — Marat-Charlotte Corday, et point seulement en Angleterre. Une toute récente exposition (Florence 1986-87) a été consacrée à l'imaginaire de la guillotine. On peut suivre à partir de telle référence cette sorte de fascination ressentie en Europe par l'instrument emblématique de la Terreur, beaucoup plus ambiguë qu'on ne l'aurait cru au premier abord.

Thème macabre: il a du moins le mérite de nous introduire très concrètement au problème de la diffusion des idées forces, mots-clefs, personnages emblématiques, symboles positifs ou négatifs à partir desquels la Révolution Française s'est imposée presque immédiatement à l'imaginaire européen. Plusieurs questions se posent: celle des agents de la propagation, celle des supports, celle des contenus mêmes de ce qui a été reçu, avec sympathie, ou rejeté violemment.

Au rang des acteurs, il est légitime de distinguer ceux qui ont été porteurs ou diffuseurs actifs des nouveautés révolutionnaires — voyageurs ou pèlerins de la Liberté, mais aussi bien émigrés français, diplomates, soldats ou missionnaires armés—, de ceux qui ont reçu, diffusé et relayé sur place le message. Etant bien entendu que de l'un à l'autre groupe, il est des passerelles, et surfaces de recouvrement: voyageurs ou pèlerins de la liberté sont plus d'une fois devenus les prosélytes des idées révolutionnaires — ou leurs adversaires !

On peut avoir le sentiment, récapitulant ces thèmes, de chantiers bien balisés: mémoires et récits de voyages, surtout dans les premiers temps de la Révolution, se sont multipliés, et beaucoup d'entre eux ont fait l'objet de publications, complètes ou par fragments. Une typologie s'esquisse, où le voyageur de type clas-

sique, tel Arthur Young, qui se trouve être témoin des premiers épisodes, se voit relayé par les observateurs — agents diplomatiques ou consulaires, ceux de la monarchie espagnole ont été me semble-t-il particulièrement actifs, et souvent précis —, ou patriotes exilés en France, puis découvreurs attirés par l'expérience même de la Révolution parisienne. Tels documents ont souvent été exploités au niveau factuel des détails ou des épisodes inédits sur lesquels ils pouvaient renseigner. On rêve d'un traitement global de ce qui constitue aujourd'hui un corpus véritable, pour analyser désormais les regards différents, et les expériences de ces témoins venus d'ailleurs. Dans une perspective complémentaire, si le groupe des émigrés français a fait l'objet d'études partiellement renouvelées, au niveau notamment de la sociologie, comme des conditions d'accueil, ils ont traditionnellement été considérés, depuis l'ouvrage classique de Baldensperger plus pour ce qu'ils ont reçu, au contact des pays qu'ils découvraient, que pour ce qu'ils y ont véhiculé — images et clichés sur la Révolution.

Dans cette typologie des agents de la mise en contact, une place particulière doit être réservée aux groupes des patriotes exilés, à cette diaspora européenne dont le va et vient, au gré des fluctuations politiques a fait des émissaires privilégiés. Liégeois, belges, bataves, genevois et suisses, en attendant les rhénans et les italiens, ces groupes sont inégalement connus.

Puis on passe — un peu brutalement peut-être — à cette autre population de ceux qui, dans les divers pays ont accueilli, ou reçu l'écho de la Révolution, quitte à la répudier ensuite. De façon légitime, l'attention s'est concentrée traditionnellement sur les intellectuels, partenaires privilégiés — Kant, Fichte— et quelques autres. Cette optique était celle de Jaurès, faisant de la Révolution l'aboutissement et le point d'orgue des Lumières, elle donnait en retour à la Révolution Française la caution au moins momentanée d'une partie des grands noms de la pensée européenne. Ce chantier de l'impact idéologique de la Révolution est fort loin, quelle que soit la richesse des études qu'il a suscité, d'avoir épuisé ses virtualités. L'attention se concentre naturellement sur un certain nombre des grands exégètes qui, dans un camp ou dans l'autre, ont proposé sur le moment même un modèle explicatif des événements en cours: et l'on comprend sans peine l'intérêt soutenu porté à Burke et à ses «*Considérations sur la Révolution*

Française». (A l'inverse, on s'interroge également sur la continuité d'un échange soutenu, au fil des événements, entre penseurs ou théoriciens français et leurs partenaires européens. Les récentes études sur Siéyès et sur son influence en Allemagne s'inscrivent dans cette voie). Reste qu'un des problèmes demeure, celui de la diffusion — auprès de qui, jusqu'à quelle profondeur — des «best sellers» autour desquels s'est focalisé le débat, pour ou contre la Révolution. Si l'influence de Burke est aisément détectable, à travers ses multiples traductions, comme la place qu'il tient dans la littérature contre-révolutionnaire, il est plus difficile de répertorier à quelles sources s'alimente la bibliothèque des jacobins hongrois, polonais ou même allemands, de fidèles de l'esprit des Lumières dans le monde ibérique. La tâche n'est cependant pas impossible qui consiste à discerner influences et références, à savoir aussi ce que pourchasse la censure.

Cette considération conduit à tenter d'apprécier, derrière les personnalités de premier plan, le portrait de groupe de ceux qui se sont faits les champions et les artisans de la propagande révolutionnaire et que l'on a, de ce fait, désigné du titre collectif de «jacobins», à l'invitation même des animateurs de la croisade contre-révolutionnaire, Catherine II la première parlant de la jacobinisme. Cette étude est sans doute l'une de celles qui ont été le plus amplement renouvelées, en conséquence du développement de toutes les historiographies nationales que nous avons évoqué plus haut.

Il n'est pas question ici de proposer une vision d'ensemble des «jacobinismes», fer de lance de la pénétration de l'influence révolutionnaire en Europe. Ce que l'on peut dire, au niveau d'un simple survol, c'est que l'accueil fait à la Révolution Française, et la mise en place de groupes actifs qui en partagent les idées connaît une première poussée dès 1789, mais surtout entre 1790 et 92, particulièrement encouragée en 92 par la politique d'expansion révolutionnaire. C'est l'époque des curiosités, des enthousiasmes, des clubs aussi. A la première génération de «jacobins» au sens parfois très vague, succédera en 92 et surtout 93, une autre pléiade, plus motivée, plus engagée et parfois investie, par la marche de l'histoire de responsabilités de l'action: jacobins de lutte, ou de conspirations, parfois en porte à faux, surtout sous le Direc-

toire, comme attachés à un système que la Révolution bourgeoise a rejeté et dont elle se méfie.

Tout ici est affaire de chronologies nationales, et je ne me risquerai pas ici, dans ce tableau contrasté pas plus que dans une sociologie bien différente, de T Italie ou des Pays-Bas, voire de la Rhénanie, à F Europe centrale, orientale, ibérique, ou à F Amérique latine.

L'idéologie de ces jacobins européens reflète à la fois ce recrutement différent, dans son hétérogénéité, comme dans ses traits originaux, malgré une dépendance souvent accentuée à l'égard de la source française des écrits et des exemples à suivre. Il serait injuste de la dire plus «modérée» ou «réformiste» que celle du jacobinisme français. Au contraire, leur situation minoritaire même a souvent rendus plus vifs certains engagements : ainsi la dimension de contestation sociale alimentée à la source babouviste a-t-elle été nette tant en Hollande qu'en Italie (Buonarotti). Par ailleurs, notamment en Italie, l'anticléricisme prononcé est un des traits marquants du jacobinisme méridional. En tous cas, il semble bien que l'étiquette, moins précise qu'en France, de «jacobin» ait recouvert en Europe les engagements les plus diversifiés, allant d'un réformisme fort tiède dans la traditions des Lumières, à un engagement très poussé. Une autre caractéristique de ces jacobinismes est l'accent mis sur le problème national ou patriotique: on se doute qu'il a été formulé en termes différents suivant qu'il s'agit de nationalités constituées ou en voie de formation, ou en situation de dépendance ; différents également lorsque la conquête française a placé parfois les jacobins en situation ambiguë d'amis d'un libérateur devenu souvent oppressif.

Dans cette approche par cercles concentriques des milieux touchés par l'impact de la Révolution, quitte à s'en faire les relais, en passant des intellectuels qui attirent le regard en premier au groupe (une élite encore) des jacobins, il reste bien difficile d'apprécier les autres formes d'accueil, ou de perception dans l'opinion et singulièrement les groupes populaires ou la petite bourgeoisie, la où elle est suffisamment développée. Poussant la naïveté jusqu'à l'extrême, on peut se demander ce qu'ont connu les paysans russes de la grande révolution qui s'était opérée à l'autre bout de l'Europe, avant l'intrusion dévastatrice de la Grande Armée en 1812? Mais la question peut se reposer, en termes différents, en Pologne,

en Hongrie _ (Et quelle image de la Révolution pouvaient avoir les paysans du Mezzogiorno, Sanfédistes ou «Viva Maria» en 1798 sinon fantastique?). La difficulté ici est double, s'agissant de groupes silencieux, où l'enquête est par définition mal aisée mais elle tient aussi à l'extrême diversité des prises de contact, avec le fait révolutionnaire, d'un bout à l'autre de l'Europe. On peut distinguer, à différents moments, des foyers révolutionnaires, où dans la suite ou non des mouvements populaires des années 80, se font jour des flambées insurrectionnelles qui témoignent de l'écho de la Révolution Française.

Comment la propagande révolutionnaire a-t-elle pénétré ces différents milieux? D'évidence les voies de pénétration sont très différentes suivant que les pays ont été touchés directement par la pénétration révolutionnaire et l'expansion française, ou qu'ils appartiennent à l'Europe des princes qui se protègent contre elle.

Toutefois, un certain nombre de supports communs se présentent: clubs, sociétés ou loges d'une part, diffusion par l'écrit, la presse et l'image de l'autre, et enfin, mais uniquement là où la Révolution s'implante, scénographies de la fête, et pédagogies diverses.

De la Rhénanie à l'Italie, les clubs commencent à être aujourd'hui bien connus, de même découvre-t-on les sociétés secrètes et le rôle des loges en Europe centrale. Celui de la presse dans la diffusion des nouvelles et des reflets de la Révolution n'a pas été méconnu. Favorable ou hostile, très vite en liberté étroitement surveillée, elle a fait écho aux événements de France. Dans les zones annexées — de la Belgique au Rhin, comme plus tard dans les républiques sœurs — elle a été au cœur du dispositif pédagogique de la Révolution conquérante. C'est en fait tout un dispositif articulé qui s'est progressivement mis en place, associant propagande directe et indirecte. Dans ce domaine aussi, hors des zones qui entrent directement dans l'orbite d'influence française, un front de recherche se dessine au niveau d'une petite littérature de diffusion semi-populaire dont les almanachs sont très représentatifs. Ainsi, par exemple, les almanachs allemands, parfois sur un fond de sympathie initiale dans la tradition des Lumières, sont souvent devenus des instruments de propagande contre-révolutionnaire, diffusant et façonnant les clichés anti-français.

Et quel terrain d'élection pour notre étude que l'image sous toutes ses formes ! On commence à peine à en découvrir les richesses : iconographie prorévolutionnaire, française ou étrangère, iconographie contre-révolutionnaire, anglaise, hollandaise, allemande ou italienne. Les maîtres de la caricature anglaise — Gillray, Rowlandson, Cruishank — ont mis très tôt leur verve à l'évocation fantastique et féroce des turpitudes françaises, initiant un flux qui se poursuivra sous l'Empire. Si cette production est bien connue, elle ne doit pas faire oublier l'autre courant, hagiographique, qui se focalise sur les malheurs du roi. Un style «sérieux» qui se retrouve en Hollande, dès 1792, dans l'illustration des massacres de septembre, comme on le retrouve en Allemagne autour du thème de la mort du roi... Une série de travaux que nous avons dirigés vient de révéler la richesse de la caricature italienne, notamment contre-révolutionnaire : chantier récemment ouvert, d'où l'attention particulière que nous lui prêtons ici. Au même titre, y a-t-il toute une étude à approfondir sur l'un des autres supports de la propagande, cette fois-ci, essentiellement révolutionnaire: c'est celui de la fête, exportée de son cadre français dans les pays qui ont été touchés directement par l'expansion révolutionnaire.

A travers ces différents supports, comme par l'action de ces hommes, groupes ou individualités, on sent combien il est difficile de conclure sur l'écho immédiat, ou à chaud de la Révolution Française: de passer de la question volontairement naïve par laquelle nous avons ouvert cette séquence «Qu'en ont-ils su?», à la question reformulée «Qu'en ont-ils perçu?», ou mieux encore «Qu'en ont-ils fait?». Suivant les lieux et les milieux, cet écho peut se réduire à quelques images, quelques clichés ou quelques symboles, ou s'enfler aux dimensions d'une interrogation radicale, d'une remise en cause de tout l'héritage des Lumières et de l'«Europe des princes éclairés», confrontés à la massivité de l'événement. Immense chantier: la Révolution y apparaît dans toute l'ambiguïté de son impact idéologique, porteuse de toutes les idéologies de la libération des individus et des peuples, à travers l'éveil des nations, elle est aussi à l'origine de toute la réflexion contre-révolutionnaire, qui de Burke à Maistre, Bonald ou Haller, va fonder les bases d'un autre courant de pensée dominant du XIX^{ème} siècle, bien au-delà de la séquence précise de la Restauration triomphante.

Dans un passage demeuré célèbre, Georges Lefebvre définissait la mentalité révolutionnaire comme partagée entre deux pulsions, l'espérance et la peur. Dans le domaine de l'imaginaire collectif, il n'est pas imprudent, croyons-nous, d'extrapoler à l'ensemble de l'Europe, puis du monde, pour dire que la Révolution lègue aux peuples, à la fois, l'espérance et la peur: sympathie et fascination, en même temps que rejets, différemment formulés.

(On peut, à la suite de Jacques Godechot, moduler l'analyse de ces attitudes, à la fois dans le temps et dans l'espace. Dans le temps, taillant large, on distinguera une première phase jusqu'en 92 (formation de la coalition) ou même 93 (la mort du roi, et la Terreur) où l'adhésion d'une partie des élites s'inscrit sur fond d'attentisme des puissances monarchiques, de celle — de 93 à 99 — où la propagande directe, par voie d'expansion guerrière hors de France, se heurte à la contre-offensive non seulement militaire mais idéologique d'une Europe monarchique coalisée. Enfin, une dernière séquence serait bien, de 1800 à 1815, celle où la conquête impériale diffuse à travers l'Europe non point le message révolutionnaire dans sa pureté, mais ce que le régime en a retenu. A cette modulation dans le temps, correspondent dans l'espace plusieurs modèles de propagation ou de réception de l'«écho» de la Révolution: bien différent quand on passe des nouveaux territoires entrés directement dans l'espace français, aux territoires sous influence directe aux termes de la conquête, à ceux qui n'ont connu qu'une image indirecte, lointaine et tamisée par les filtres de la censure. Sans parler du quatrième cercle de ceux, trop loin ou trop différents encore, qui se situent hors du champ des retombées de l'événement. Ceux-là ne découvriront la Révolution que de façon différée.

L'écho différé: ou la Révolution après la Révolution

Il s'agit de rendre compte d'un second effet d'écho — même s'il est évident que de l'un à l'autre il y a continuité: mais il faut désormais envisager, dans le champ historique les avatars d'une image, et de toute une série d'idées-force qui constituent proprement l'héritage de la Révolution.

La massivité de l'événement dont la France est le lieu, son pouvoir d'expansion directe aussi expliquent qu'elle ait d'une

certaine façon éclipsé les autres mouvements contemporains ou antécédents — ainsi pour bonne part, la Révolution Américaine —. C'est bien la référence française qui pour plus d'un siècle au moins a été constituée en modèle. Qu'il y ait eu influence directe et assimilation, comme dans une partie de l'Italie, par exemple, ou cheminement plus complexe qui passe par le rejet de la conquête révolutionnaire et plus encore impériale pour retrouver au feu de la prise de conscience nationale des guerres patriotiques un certain héritage de la Révolution, la référence française a servi de matrice aux révolutions nationales et libérales du XIX^{ème} siècle, jusqu'en 1917, référence obligée, dont la Marseillaise, premier hymne révolutionnaire à vocation mondiale avant l'Internationale, était le support symbolique.

On peut s'étonner de cette fortune dont les témoignages dans la pensée politique, la littérature, les expressions artistiques et l'imaginaire collectif fournissent les preuves multiples. A vrai dire, on y mesure la plasticité d'un héritage susceptible de réemplois, de gauchissements, gages d'une survie durable.

Comment se forme un modèle? Comme précédemment, c'est plus en termes de programme que de bilan achevé que l'on peut esquisser à grands traits ce parcours. Par quelles voies, à partir de 1815 la Révolution Française est-elle entrée dans la mémoire collective, et dans le patrimoine commun de l'humanité ?

On est tenté de commencer par l'histoire, support naturel de la mémoire. Sans revenir sur le parcours historiographique par lequel nous avons ouvert ce rapport, il est certain que l'étude comparée de la façon dont l'histoire de la Révolution et de son influence a pénétré dans les différents pays fournit un fil conducteur assez suggestif. Dans les grandes productions des historiens français du XIX^{ème} siècle, Thiers, Michelet, Lamartine.-, et jusqu'à Jaurès, l'école française donne le ton : et ce serait un premier chantier que d'envisager, à partir de leurs traductions, la fortune littéraire de ces échos, à travers le XIX^{ème} siècle, de la Révolution Française. Mais les écoles européennes n'ont pas été inattentives: nous l'avons vu par l'exemple de Carlyle ou de Von Sybel. Plus encore qu'à ces œuvres repères, on s'attache légitimement, aujourd'hui, à une diffusion des idées forces plus modeste et moins spectaculaire, peut-être, en tous cas moins connue, dans le cadre des différents pays: ainsi par exemple en Roumanie, ou en Hongrie. Voilà un

chantier sur lequel on travaille de T Europe à T Amérique et à l'Extrême Orient: on peut espérer que les confrontations auxquelles donneront lieu les rencontres prévues en 1989 autour de «L'image de la Révolution» permettront de le faire avancer décisivement, en introduisant à une vision comparée des rythmes et des formes de pénétration de la connaissance de la Révolution Française dans les différents pays. Elle découvrira peut-être des zones, ou des séquences de silence momentané, explicables par le contexte historique. (Et la péninsule ibérique offrira sur ce plan un riche terrain de réflexion). En continuité avec cette interrogation, il convient, après s'être demandé comment l'Histoire de la Révolution a été écrite dans les différents pays, de tenter de savoir comment elle a été enseignée jusqu'à nos jours: telle étude en cours sur la Révolution française dans les manuels scolaires allemands s'inscrit dans le cadre de cette curiosité. Et je sais que ce thème retient au Portugal l'attention de notre collègue Luís Reis Torgal.

Aussi stimulant, le thème de l'image de la Révolution Française telle qu'elle a été véhiculée dans la littérature et dans les arts offre un cadre de prospection essentiel. Il a fait l'objet en France d'un récent colloque (Clermont-Ferrand 1986) sur «La légende de la Révolution» ; il reste encore à l'ouvrir largement aux différents échos européens. Dans un monde germanique où les grands «témoins» du tournant du siècle — Kant, Fichte, Goethe, Schiller — avaient prêté à la Révolution Française une attention passionnée, Georg Büchner livre dès 1834 sa *Mort de Danton*, à la fois réflexion et témoignage de la fascination qu'exerce sur les jeunes libéraux radicaux des années 30 l'exemple de la Grande Révolution. De l'expression littéraire à la traduction graphique l'histoire de la Révolution fournit le XIX^{ème} siècle européen de toute une série de thèmes, de personnages parfois prétextes à investir symboles ou fantasmes (Que l'on songe à la série des gravures d'Edward Munch sur le thème de «la mort de Marat»). Des supports traditionnels de la communication aux nouveaux médias d'aujourd'hui, l'enchaînement se fait tout naturellement, ainsi du théâtre au cinéma. C'est en s'inspirant d'une pièce polonaise des années 1920, dont il modifie l'esprit, que Wajda tourne dans les années 1980 son film «Danton».

Reste que la littérature et le discours proprement politiques

ont été très naturellement le lieu où s'est inscrite la référence à la Révolution Française, demeurée jusqu'au début du XX^{ème} siècle la référence majeure à une modification violente de l'ordre social et institutionnel, comme le lieu fondateur de toute une philosophie politique. Rappel de l'héritage des valeurs clés — liberté, égalité, fraternité — réflexion sur les voies du passage d'un état social à un autre, par la richesse des expériences historiques dont elle était porteuse, la Révolution française a pu être invoquée successivement par les mouvements libéraux et nationaux bourgeois du XIX^{ème} siècle comme elle a connu à partir de 1848 une sorte d'appropriation par les courants socialistes, et le mouvement ouvrier, intégrant dans leur patrimoine la référence à cette expérience collective. Dans ce que nous avons défini comme la plasticité de l'héritage révolutionnaire, il va de soi que ce ne sont pas les mêmes aspects qui ont été retenus, les mêmes séquences ou les mêmes héros qui ont été mis en valeur — 1789 ou 1793, Mirabeau ou Robespierre.

La chantier reste immense de l'étude de la référence révolutionnaire dans le discours comme dans les doctrines politiques, jusqu'à hier ou aujourd'hui. Des monographies s'y attachent (Voyez, récemment, les études publiées sur la Révolution Française dans la pensée de Marx, tant par F. Furet, qu'à la suite du colloque tenu à Paris en 1985 par l'Institut de Recherche Marxiste). Faute de pouvoir ici traiter ce problème dans son ampleur, on est tenté de prendre pour exemple la fortune historique de certains mots clé ou références historiques : ainsi pour le concept de «jacobin» et de «jacobinisme», à coup sûr l'un des thèmes les plus sensibles, dans la mesure où il met en cause toute la spécificité de l'organisation révolutionnaire expérimentée par la Révolution.

Nous en tenant dans cet inventaire trop rapide, aux formes élaborées de la réflexion ou du souvenir révolutionnaire dans l'histoire, dans la littérature ou dans la pensée politique, nous avons conscience de n'aborder qu'un aspect du problème — le plus simple sans doute — laissant de côté d'autres dimensions de l'écho de la Révolution. Ainsi pour ce que l'on pourrait définir plus précisément comme la mémoire, au niveau d'une transmission directe, ou ravivée, dans les pays qui ont eu à en connaître directement les effets — annexés un temps, ou marqués en profondeur

par l'épisode. A travers une historiographie classique, volontiers contre-révolutionnaire, on peut avoir le sentiment que le souvenir négatif, ou la légende noire du bouleversement révolutionnaire prévaut généralement à travers l'enchaînement des guerres de la Révolution et de l'Empire, indissociées. Sans doute convient-il de distinguer, suivant les aires géographiques et leur expérience historique, comme suivant les conditions dans lesquelles cette mémoire a été entretenue, voire façonnée ultérieurement.

Toute une histoire de la mémoire de la Révolution Française est en fait à écrire, étant bien entendu que la mémoire autant qu'elle se transmet, se fabrique, et s'élabore au fil du temps. Dans cette histoire du souvenir, il convient de suivre les temps forts et les temps faibles : temps forts des poussées révolutionnaires, de 1820, de 1830 et 1848 surtout quand le référent historique a été invoqué dans un contexte révolutionnaire. Et la Révolution soviétique de 1917, qui inaugurerait une statue de Danton, comme elle donnait à un bâtiment de guerre le nom de Marat, a, elle aussi, invoqué cet héritage.

Cette mémoire façonnée, nourrie des expériences propres de chaque pays, on aimerait à en analyser les éléments, les points de référence, ou les passages obligés. Telle qu'elle s'inscrit dans l'imaginaire collectif, elle est nécessairement simplifiante, renvoyant à des idées forces simples — la triade Liberté-Egalité-Fraternité—, à quelques événements massifs — le 14 juillet—, à des symboles — la Marseillaise —, et à quelques figures choisies. Les aventures de la Marseillaise, l'histoire de ses traductions, de ses adaptations, comme de sa diffusion à travers le monde, sont assez bien connues, pour avoir attiré l'attention d'érudits nombreux. Mais on pourrait aussi bien mener une enquête sur la fortune posthume, à travers les temps et les lieux — de l'Europe Centrale à l'Amérique Latine — des héros symboles de la Révolution— Danton, Robespierre — et quelques autres. Qu'on songe à un personnage comme Francia, dont toute la carrière, dans le lointain Paraguay, s'est mimétisée sur son héros de référence, Robespierre.

Qui dit histoire de la mémoire, dit aussi histoire de l'oubli. Longtemps modèle ou référence unique, on peut penser que l'écho de la Révolution Française a subi la double érosion du temps et de la banalisation partielle d'une partie des valeurs dont il était por-

teur, comme du relai pris dans la conscience collective par les révolutions du XX^{ème} siècle. Tel schéma, indiscutable par certains points, mérite d'être nuancé. Il est des phénomènes de redécouverte, ou de réactivation sur des bases différentes d'un souvenir historique, dont la référence au cas français fournit plus d'un exemple : ainsi dans le mouvement ouvrier français, la «réhabilitation» entre 1934 et 1944 du Front populaire à la Résistance, à travers la Marseillaise et les trois couleurs, d'une Révolution bourgeoise un temps dépréciée. De même assiste-t-on, à la veille du Bicentenaire, au rejet d'anciennes fractures, par où, en termes parfois imprévus se manifeste la vitalité d'un souvenir que l'on pouvait croire affaibli.

Assez paradoxalement, au moment où en France une image que l'on pouvait croire solidement établie de la Révolution émancipatrice et mère des Libertés se trouve contestée par le réveil d'un discours venu de la tradition contre-révolutionnaire qui en fait le lieu de la violence aveugle, et l'incarnation du mal absolu, on peut avoir l'impression que l'image internationale, telle qu'elle prévaut à l'étranger, reste généralement plus fidèle à une appréciation positive, celle même qu'ont façonné près de deux siècles de travail de la mémoire collective. Il serait imprudent, dans le domaine de l'histoire immédiate, de se risquer à partir de cette impression de l'instant, à des conclusions trop hâtives.

Du moins peut-on constater, à travers la vivacité des débats actuels, la puissance d'une empreinte durable, sur la longue durée des deux siècles qui nous séparent de la Révolution. Preuve, peut-être que l'idée force n'est point morte, ni l'écho tout à fait assourdi.

MICHEL VOVELLE

Université de Paris I
Institut d'Histoire de la Révolution
Française